

31 JUILLET 1914 JEAN JAURÈS EST ASSASSINÉ

La guerre peut passer sur le cadavre du pacifiste

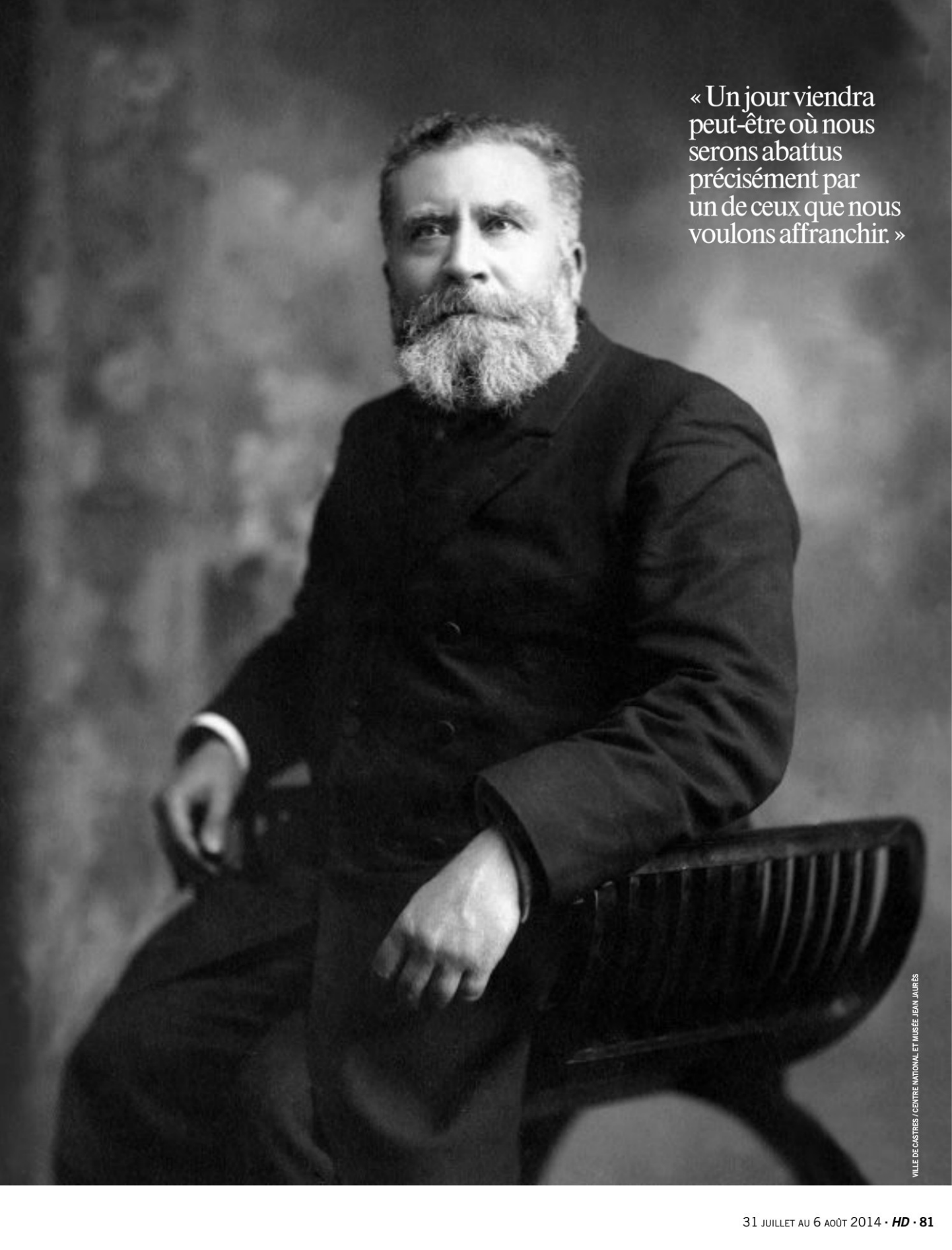
« Quelque crime toujours précède les grands crimes... L'hécatombe exécrationnelle que préparent, dans leurs ténèbres, les partis militaires et les nationalismes de tous les pays aura eu pour prélude un monstrueux assassinat. »

L'hommage de « l'Humanité » endeuillée ne saurait exprimer mieux l'effroi qui gagne à la mort de son fondateur. Première victime de la guerre, l'homme de paix vient de tomber.



Devant le Café du Croissant à Paris, les coups de feu tirés par un nationaliste de 29 ans sur Jaurès font l'effet d'un coup de tonnerre.

ALBERT HARLINGUE / ROGER-VOLLET

A black and white portrait of a man with a full, grey beard and mustache. He is wearing a dark, high-collared suit jacket and is seated on a dark, ribbed chair. He is looking slightly to the left of the camera with a serious expression. The background is a mottled, textured grey.

« Un jour viendra
peut-être où nous
serons abattus
précisément par
un de ceux que nous
voulons affranchir. »



Une partie de l'équipe de « l'Humanité » en 1908. Assis à gauche, Pierre Renaudel prend la direction du journal, qui devient un quotidien de l'Union sacrée après la mort de son fondateur.



« L'HUMANITÉ ». Fondée par Jaurès en 1904, « l'Humanité » ne cesse de combattre pour la justice sociale. Une grande campagne contre la guerre sera lancée dans les colonnes du quotidien, et ce, jusqu'à la mort de Jaurès. Ci-dessus, la une du 28 juillet 1914 dénonce les préparatifs de la guerre.

Et le dernier souffle de l'homme, assassiné, renvoie déjà aux sourdes plaintes d'un monde bientôt soumis aux enfers. Les rues parisiennes de ce 31 juillet 1914 exhalaient cette chaleur moite du cœur de l'été qui ankylose les esprits et fatigue les organismes, chacun quêteant, aux terrasses des brasseries ou dans les arrière-cours des immeubles, de rares espaces de fraîcheur partagée. Une heure plus tôt, rue Montmartre, Jean Jaurès et quelques-uns de ses collaborateurs de « l'Humanité » avaient hésité. Où iraient-ils dîner ? Au Coq d'or ?, avait suggéré l'un. « Non ! avait répondu le directeur d'un ton caressant, c'est un peu loin, et puis, il y a de la musique, des femmes... Allons au Croissant, c'est plus près. » Le tribun socialiste, qui prenait peu soin de lui en règle générale, négligeait depuis des jours et des jours tout ce qui s'apparentait de près ou de loin au confort de sa personne. Ses préoccupations s'attachaient toutes entières à l'ordre du monde et à l'avenir des peuples européens, parvenus, il le savait bien, lui, à un point de basculement tragique de leur histoire.

Les journaux du jour laissaient peu de place au doute, « l'heure est critique », « au bord du gouffre », autant de phrases définitives qui donnaient à penser que la guerre n'était pas seulement imminente, mais, cette fois, certaine.

À l'heure où toute la presse donne à penser que la guerre est là, certaine, que l'on est « au bord du gouffre », Jaurès réprovoque, et signe son dernier article : « Sang-froid nécessaire ».

Jaurès réprovoquait l'idée, la contestait de toute sa conscience acharnée. Le matin même, il avait signé ce qui restera pour jamais son tout dernier article dans « l'Humanité », intitulé « Sang-froid nécessaire », dans lequel il exhortait tous les hommes de bonne volonté à reprendre le fil de l'intelligence humaine. « Que l'on mette si l'on veut les choses au pire, écrivit-il, qu'on prenne en vue des plus formidables hypothèses les précautions nécessaires, mais de grâce qu'on garde partout la lucidité de l'esprit et la fermeté de la raison. » Et il ajoutait : « À en juger par tous les éléments

connus, il ne semble pas que la situation internationale soit désespérée. Elle est grave à coup sûr, mais toute chance d'arrangement pacifique n'a pas disparu. »

La soirée s'étirait doucement dans le brouhaha du Café du Croissant, rendez-vous traditionnel des journalistes de ce quartier de la presse parisienne de l'époque. Les représentants de la rédaction de « l'Humanité », autour de leur directeur, s'étaient installés aux seules places disponibles, dans une espèce d'encoignure dont les fenêtres, entrebâillées, donnaient sur la rue. Un serveur – le personnel était débordé – déroula un brise-bise afin d'isoler le groupe du mouvement extérieur. Jaurès écoutait malgré lui la rumeur de la ville, mais ses pensées, comme toujours, avaient un temps d'avance. Sur un coin de table, il prenait des notes en s'inspirant de la discussion enflammée qu'il menait avec ses rédacteurs politiques. « Je vais écrire cette nuit une sorte de "J'accuse", où je dénoncerai les causes de tous les responsables de cette crise », avait-il annoncé. Ses yeux brillaient d'un ultime éclat d'allégresse intellectuelle.

« JAURÈS EST TUÉ ! ILS ONT TUÉ JAURÈS ! »

Le rideau d'une fenêtre s'écarta brusquement, la grosse horloge du bar marquait 21 h 40. Un bras armé d'un revolver se figea dans l'espace. L'ultranationaliste et lecteur de « l'Action française » Raoul Villain, qui traquait Jaurès depuis des heures avec l'intention d'en finir avec « l'antipatriote », pressa sur la détente, à deux reprises. Deux éclairs. Deux coups de feu, à une seconde d'intervalle. Le député socialiste s'affaissa doucement sur le côté gauche, comme un enfant rattrapé par le sommeil. Chacun gesticulait, criait autour du corps désormais posé sur une table ensanglantée par les traces du crâne éclaté. Comment était-ce possible ? Une femme hurla à la foule déjà massée : « Jaurès est tué ! Ils ont tué Jaurès ! » L'angoisse se transforma en confusion. Certains se souvinrent que, quelques heures auparavant, Jaurès avait confessé : « Si la mobilisation se faisait, je pourrais être assassiné ! » Le cri de douleur et de ralliement – « Ils ont »



AVEC ROSA LUXEMBURG, L'ESPOIR DE LA PAIX. Celle qui sera exclue du SPD allemand pour son opposition à la guerre fait adopter par l'Internationale socialiste réunie à Stuttgart en 1907 cette résolution : « Si une guerre menace d'éclater, le devoir de la classe ouvrière (...) est de tout faire pour l'empêcher. » Jaurès écrit en une de « l'Humanité » : « On peut dire désormais qu'il y a une Internationale (...) qui se constitue la gardienne de la paix. »



LA GUERRE, DÉJÀ, DANS LES BALKANS. La cupidité coloniale française et allemande au Maroc exacerbe les tensions depuis 1911. L'année suivante, les guerres balkaniques qui secouent le centre de l'Europe, ici entre Serbes (photo) et Hongrois, constituent une étape supplémentaire vers le déclenchement de la Grande Guerre.



**AU PRÉ-SAINT-GERVAIS,
TOUTE SA FORCE
DE CONVICTION...**

Le 25 mai 1913, sans ampli ni micro devant 150 000 personnes, Jaurès tempête contre le service militaire de 3 ans, mesure qui présage la guerre et vise à préparer l'ouvrier à servir de chair à canon.



À BÂLE, « LA DERNIÈRE CHANCE »... Alors que la crise des Balkans ébranle l'Europe, socialistes allemands et français (Jaurès, assis, à gauche au 2^e rang) convoquent un congrès de la « dernière chance ». Réunies à Bâle (Suisse) en 1912, 12 000 personnes environ, représentantes de 21 nations européennes, déclarent la guerre à la guerre. Le manifeste qui en est issu témoigne d'une clairvoyance, quasi prophétique, des congressistes de la paix : « En se généralisant, cette crise (...) serait un des plus grands scandales de l'histoire, par la disproportion entre l'immensité de la catastrophe et la futilité des intérêts qu'on évoque. »

« Dans le prolétariat, il y a des accablés qui n'ont pas compris notre action. On leur dit : ce sont les socialistes et les syndicalistes qui vous défendent ! »

VILLE DE CASTRES / CENTRE NATIONAL ET MUSÉE JEAN JAURÈS



ROGER VIOUET

maît d'abord et avant tout une exigence pour l'humanité centrée sur l'émancipation sociale, politique et morale du prolétariat, la classe ouvrière étant un agent de l'histoire. Il affirmait par exemple: « Ce n'est pas seulement par la force des choses que s'accomplira la révolution sociale. C'est par la force des hommes, par l'énergie des consciences et des volontés. (...) C'est sous la triple inspiration de Marx, de Michelet et de Plutarque que nous voudrions écrire cette modeste histoire. » Il doutait, il hésitait, mais il apportait à cette perspective la force sereine et lucide de sa joie de vivre, qui reposait sur un fond de mélancolie tenant aux duretés du combat, à sa lenteur et même à son incertitude. « Un jour viendra peut-être où nous serons tués par un de ceux que nous voulons affranchir », disait-il. Voulant surtout éviter une catastrophe majeure comme la guerre universelle qui ne pourrait apporter qu'un grave recul de civilisation, Jaurès avait tout vu ou presque de la « rivalité haineuse » mise en action au cœur de l'Europe, de cette mécanique infernale imposée aux peuples entre Serbes, Bosniaques, Autrichiens, Russes, Anglais, Français, etc., au point de s'étonner qu'on puisse s'y jeter aveuglément malgré tout. « Mais quelle chose extraordinaire! déclara-t-il. Tous les gouvernements répètent: cette guerre serait un crime et une folie. Et les mêmes gouvernements diront peut-être dans quelques semaines à des millions d'hommes: c'est votre devoir d'entrer dans ce crime et cette folie. Et si ces hommes protestent, s'ils essaient d'un bout à l'autre de l'Europe de briser cette chaîne horrible, on les appellera des scélérats et des traîtres et on aiguïsera contre eux tous les châtiments. »

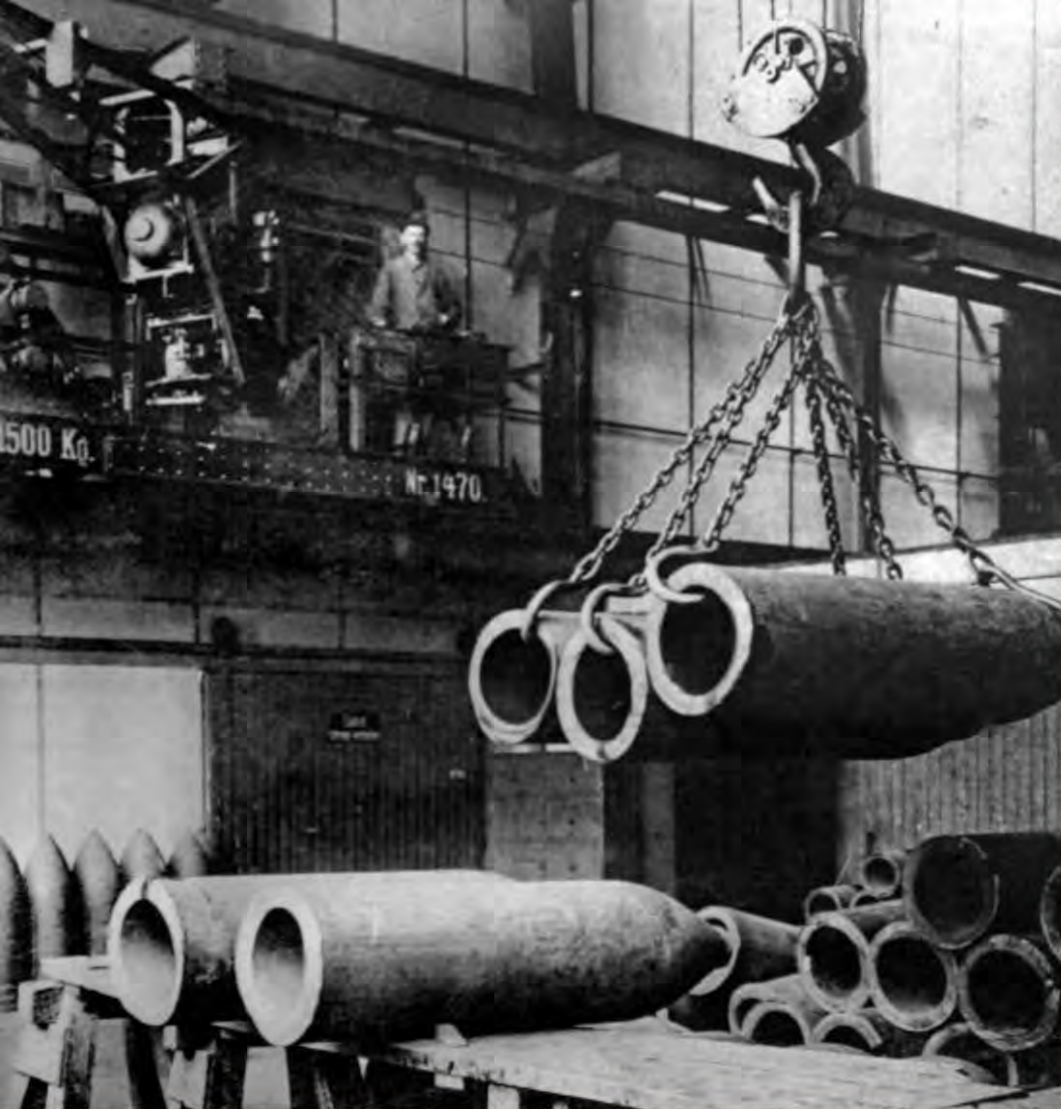
POUR DE DERNIERS EFFORTS DIPLOMATIQUES
 Ce terrible 31 juillet 1914, au fil d'une journée harassante, Jaurès avait immédiatement réagi en apprenant à la Chambre la mobilisation autrichienne, préfigurant la levée en masse des autres nations voisines. Il tenta une ultime démarche auprès du sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, Abel Ferry, pour inciter à de derniers efforts diplomatiques. Dans les « Carnets secrets » du jeune ministre, publiés seulement en 1957, bien après les faits et

JAURÈS LE « TRAITRE ».
 Haï par les nationalistes, Jaurès est vilipendé en « Herr Jaurès » avec le casque à pointe, ou à la une du « Petit Panache » (1913) : « Jaurès: "N'est-ce pas, Sire (Guillaume II - NDLR), que si tous les Français étaient comme moi, Votre Auguste Majesté ne songerait pas à nous faire la guerre?" »

» tué Jaurès! » – parcourut alors le tout-Paris, bientôt les grandes villes de province. La traînée de poudre devint panique. La guerre allait pouvoir passer, coûte que coûte, sur le cadavre encore chaud du pacifiste. Depuis plusieurs semaines, la presse nationaliste se déchaînait contre le tribun, ne reculant devant aucune insulte ou caricature, le dépeignant au mieux comme un agent prussien, au pire comme un antifrançais voulant anéantir la nation. Si Jean Jaurès n'était pas réductible à son pacifisme, il restait néanmoins l'une des pointes avancées de l'idée qu'il se faisait du socialisme internationaliste. « Mort en avant des armées », comme le dira Anna de Noailles, l'embléma-

La presse nationaliste se déchaîne contre le tribun, ne reculant devant aucune insulte, le dépeignant comme un agent prussien ou un antifrançais voulant anéantir la nation.

tique député de Carmaux, féru de stratégie militaire, ne relâcha pas ses efforts contre la guerre imminente et la montée des périls dont il pressentait la pourriture. Fallait-il d'ailleurs qu'il soit à ce point étreint par la perspective aiguë d'un avenir cauchemardesque pour ne jamais hésiter à prévoir le pire, comme pour tenter de le conjurer. Il expri-



SÜDDEUTSCHE ZEITUNG / RUE DES ARCHIVES

KRUPP ET CIE UNE FORTUNE ALLEMANDE ÉTABLIE SUR LA GRANDE GUERRE

À la tête de l'une des plus grandes aciéries au monde, développée sur la concentration des monopoles de la révolution industrielle, la famille Krupp va encore accroître sa fortune et voir exploser la croissance de l'entreprise avec la Première Guerre mondiale. Les canons (photo ci-contre) rapportent plus que la production ferroviaire. Et la mise au point de nouvelles techniques d'armement (affinage de la fonte en acier, puis acier inoxydable en 1912) propulse Krupp au rang des géants de l'industrie. Ce pivot du complexe militaro-industriel allemand n'hésite pas à faire pression pour obtenir des commandes militaires.

PHOTO 12

« Dans ce siècle de concurrence sans limites, l'industrie devient un combat, et la guerre, la première, la plus excitée, la plus fiévreuse des industries. » Jaurès, 1895.



MEPL / RUE DES ARCHIVES



LE JEU DES ALLIANCES. Jaurès dénonce le jeu dangereux mené par les puissances pour assurer leur leadership. Ici, Poincaré, le tsar Nicolas II, Georges V et le roi Albert I^{er} de Belgique, unis contre l'Allemagne. Le 28 juin 1914, l'assassinat de l'héritier de la couronne d'Autriche par un Serbe à Sarajevo met le feu aux poudres.



RUE DES ARCHIVES / TAL



RUE DES ARCHIVES / TALLANDIER

CE TERRIBLE 31 JUILLET. En une du «*Petit Journal*», un dessin montre la scène, le trottoir où la dernière chance d'éviter la guerre s'est évanouie. Hasard funeste, c'est le 4 août, au premier jour de la guerre, que se déroulent les obsèques nationales de Jean Jaurès, à Paris.

» sa propre mort (il tomba au front en septembre 1918 lors d'une mission de contrôle parlementaire dans l'Aisne), l'homme, par ailleurs neveu de Jules Ferry, livra un témoignage d'autant plus crédible que, à l'époque, il était non seulement un adversaire déclaré de l'engagement pacifiste de Jaurès mais il était alors convaincu du ralliement patriotique des pires opposants à la montée vers la guerre, tels Pierre Hervé ou Léon Jouhaux, les dirigeants de la CGT, qui avaient brandi la menace de la grève générale en cas de mobilisation. Abel Ferry y racontait que Jaurès était donc venu le voir trois heures avant sa mort pour dénoncer «*les ministres à tête légère* » et qu'il écrivait ces vérités dans «*l'Humanité* », «*dussions-nous être fusillés* », avait déclaré le directeur du journal. Et Ferry précisait : «*Je mets en fait que si Jaurès avait pu le lendemain matin dans son journal, la développer (cette idée – NDLR), elle eût eu, en Angleterre, un tel retentissement que peut-être celle-ci, au moins dans les premiers jours, ne se fût pas prononcée pour la France, et qu'il eût brisé, en France même, cette unité nationale qui allait se faire autour de son cercueil.* »

Trois heures avant sa mort, Jaurès avait dénoncé «*les ministres à tête légère* » et signalé qu'il écrivait ces vérités dans «*l'Humanité* », «*dussions-nous être fusillés* ».

Dans les heures et les jours qui suivirent, les événements s'enchaînèrent absurdement. Le coup de tonnerre que constitua l'assassinat du dirigeant socialiste – accueilli dans une consternation embarrassée par le gouvernement français dirigé par René Viviani et mis à la une de tous les journaux français sans exception – fut immédiatement relayé au second rang par l'entrée en guerre de la France aux côtés de la Russie contre l'Allemagne. Toutefois, rien, absolument rien, ne permet d'écrire un siècle plus tard, bien au contraire, que Jaurès aurait accepté de rallier le gouvernement de Viviani, comme les socialistes Jules Guesde et Marcel Sembat l'ont fait le 26 août 1914, au nom de l'Union sacrée, qui, comme son appellation l'indique, était d'abord

une union avant d'être sacrée. Lors de son dernier discours public, à Vaise, dans l'agglomération lyonnaise, le 25 juillet, Jaurès avait clamé solennellement : «*Si la tempête éclatait, tous, nous socialistes, nous aurons le souci de nous sauver le plus tôt possible du crime que les dirigeants auront commis et, en attendant, s'il nous reste quelque chose, s'il nous reste des heures, nous redoublerons d'efforts pour prévenir la catastrophe.* » Ces mots avaient valeur prophétique : «*Se sauver le plus tôt possible du crime...* »

LA FRÈLE BARRIÈRE DE L'INTERNATIONALE

Vérité pour la France, vérité pour l'Allemagne, vérité pour la Russie, vérité pour l'Europe entière : la frêle barrière de la Deuxième Internationale, dans laquelle Jaurès s'impliqua corps et âme, quand Lénine et Rosa Luxemburg menèrent le combat contre l'impérialisme et le colonialisme, ne joua pas le rôle attendu par les internationalistes convaincus, quelles que soient leurs nationalités. Ce recours contre la guerre s'était épuisé dès le premier coup de clairon, pour des raisons que les historiens n'ont pas encore tranchées. Pour le Français ou l'Allemand, aussi stupide que cela puisse paraître, le conflit s'ouvrait sur un combat de preux, aussi évident que la croisade, la défense de sa mère, le combat pour la foi ou la lutte des classes. Chacun pressentait qu'il était menacé dans son existence même par l'ennemi héréditaire, aucun raisonnement rationnel ne pouvait canaliser cet instinct collectif. La France ? Dominée par l'envie de revanche contre l'Allemagne, accouchée, entre autres, dans le traumatisme de la défaite humiliante de 1870 et la perte de l'Alsace et de la Lorraine. L'Allemagne ? Obnubilée par le rite fatal de l'impérialisme, qui, hélas, dépassait certains clivages politiques. Jaurès avait employé toute son énergie pour abolir ces antagonismes, mais il échoua à convaincre ses camarades du Parti social-démocrate (SPD), premier parti socialiste d'Europe, à s'affranchir du Reich. Bien sûr, les peuples en question tenaient cette passion de «*l'unanimité patriotique* » d'une lointaine histoire, mais elle trouvait aussi son origine dans des explications plus récentes. Depuis un demi-siècle, les progrès de la concentration géographique des activités industrielles et le développement du capitalisme avaient »



RAOUL VILLAIN ACQUITTÉ!

UN PROCÈS POLITIQUE QUI ABSOUD L'ASSASSIN

Quand le nationaliste qui a abattu Jaurès est arrêté, la guerre éclate et il est décidé que l'assassin ne sera jugé qu'une fois le conflit fini. Raoul Villain va donc passer la Première Guerre mondiale en prison, sans connaître l'horreur des tranchées. Son procès s'ouvre le 24 mars 1919 pour vite se refermer. Les débats tournent autour du patriotisme, celui de la victime comme celui de l'assassin ; Villain a pu être présenté par ses défenseurs comme un patriote sujet à un « moment d'égarement ». Il sera acquitté.



28 mars 1919, Villain repartira libre du tribunal. Le président de la cour d'assises lui dit : « Vous êtes un patriote. » Une injure à la mémoire de Jaurès et à celle de toutes les victimes de la guerre.



6 avril 1919, Paris proteste contre la relaxe. Des poilus rendent hommage à celui qui aurait pu leur éviter tant de souffrances.



LA VEUVE DE JAURÈS. Louise est condamnée aux dépens par la cour d'assises. La partie civile doit s'acquitter des frais du procès ! La femme de Jaurès n'en voulait pas non plus, de cette guerre. Leur fils, Louis, y perd la vie. Engagé volontaire en 1915 à l'âge de 18 ans, il est tué le 3 juin 1918 à Pernant (Aisne), village où l'armée allemande sera stoppée lors de la seconde bataille de la Marne.



À LA UNE DE « L'HUMANITÉ » « JAURÈS ASSASSINÉ »

« Jaurès est mort ; tué sous nos yeux par deux balles assassines. À la minute où il fut mortellement frappé, il s'entretenait avec nous des événements si graves qui acculent l'Europe à une catastrophe sans précédent dans l'histoire. Il cherchait à écarter l'horrible, le terrifiant péril. »

» déterminé des phénomènes économiques généraux que n'avait pas connus l'âge préindustriel. En Europe, chaque nation avait ainsi le sentiment d'être victime de catastrophes et entourée d'ennemis qui en voulaient à sa prospérité, à son développement, à son avenir même. Le sentiment patriotique devenait donc l'une des formes de la réaction collective de la société face aux phénomènes nés de l'unification économique du monde. Jaurès avait pourtant prévenu : « Tandis que tous les peuples et tous les gouvernements veulent la paix, malgré tous les congrès de la philanthropie internationale, la guerre peut naître toujours d'un hasard toujours possible... Toujours votre société violente et chaotique, même quand elle veut la paix, même quand elle est à l'état d'apparent repos, porte en elle la guerre, comme une nuée dormante porte l'orage. » Ce qui donna l'apocryphe célèbre : « Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage. »

LA COURSE AUX ARMEMENTS DES INDUSTRIELS

Cette guerre, véritable matrice du XX^e siècle qui allait meurtrir le monde durablement, était-elle souhaitée et préparée par les industriels et les financiers, dans un contexte de baisse tendancielle du taux de profit ? Quelles forces économiques et politiques commandaient aux États, aux nations, aux sociétés ? En somme, la future boucherie de 14-18 était-elle le stade suprême du capitalisme ? Comme Jaurès lui-même le pensait, le caractère prédateur des milieux industriels de l'époque n'était plus à démontrer, à

l'image des rapports de forces commerciaux entre les blocs, entre Britanniques et Allemands, en Russie, dans le Balkans, en Chine ou dans l'Empire ottoman, etc. La course aux armements des complexes militaro-industriels ne cesserait d'ailleurs plus. Comment croire dès lors que, pour eux, la paix était préférable à la guerre ? Si les « vraies » raisons du déclenchement des hostilités restèrent assez obscures, hors la conduite inconsciente des belligérants, Jaurès n'avait pas attendu 1914 pour repérer le jeu dangereux des alliances et les intérêts des puissances concernées, Russie, Autriche-Hongrie, Allemagne, France, qui eurent un rôle absolument déterminant. Il avait dénoncé bien avant l'heure la logique mortifère de la Triple-Entente France-Russie-Angleterre, que Paris avait lancée dès 1891, contre la Triple-Alliance Autriche/Hongrie-Allemagne-Italie. Après l'attentat de Sarajevo, le 28 juin 1914, et la disparition de l'archiduc d'Autriche et prince héritier de l'Empire austro-hongrois, François-Ferdinand, tombé sous les balles d'un étudiant révolutionnaire bosniaque, les événements lui donnèrent raison.

La seule chose que Jean Jaurès ne pouvait prévoir, et pour cause, ce fut comment ceux qui voulaient empêcher cette guerre suicidaire se trouverent, du jour au lendemain, comme désarmés. Il venait d'être assassiné ; il était la première victime de la folie guerrière ; le monde allait sombrer dans le chaos. Sa mort emportait avec elle, pour un temps long, si long qu'il aura épuisé l'âme des générations suivantes, des principes d'actions fondés sur une dignité politique, sociale et internationaliste empreinte d'héroïsme, qui faisaient de Jaurès un adversaire de la violence. Et nous autres, par-delà l'épaisseur du temps, ses inconsolables mais fiers héritiers. ★

JEAN-EMMANUEL DUCOIN, JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN (*)

(*) Dernier livre paru : « Go Lance ! », roman, Éditions Fayard, prix Jules-Rimet 2013. Prochain ouvrage : « Allons enfants », roman, Éditions Fayard.

La seule chose que Jaurès ne pouvait prévoir, ce fut comment ceux qui voulaient empêcher cette guerre suicidaire se trouverent, du jour au lendemain, comme désarmés.



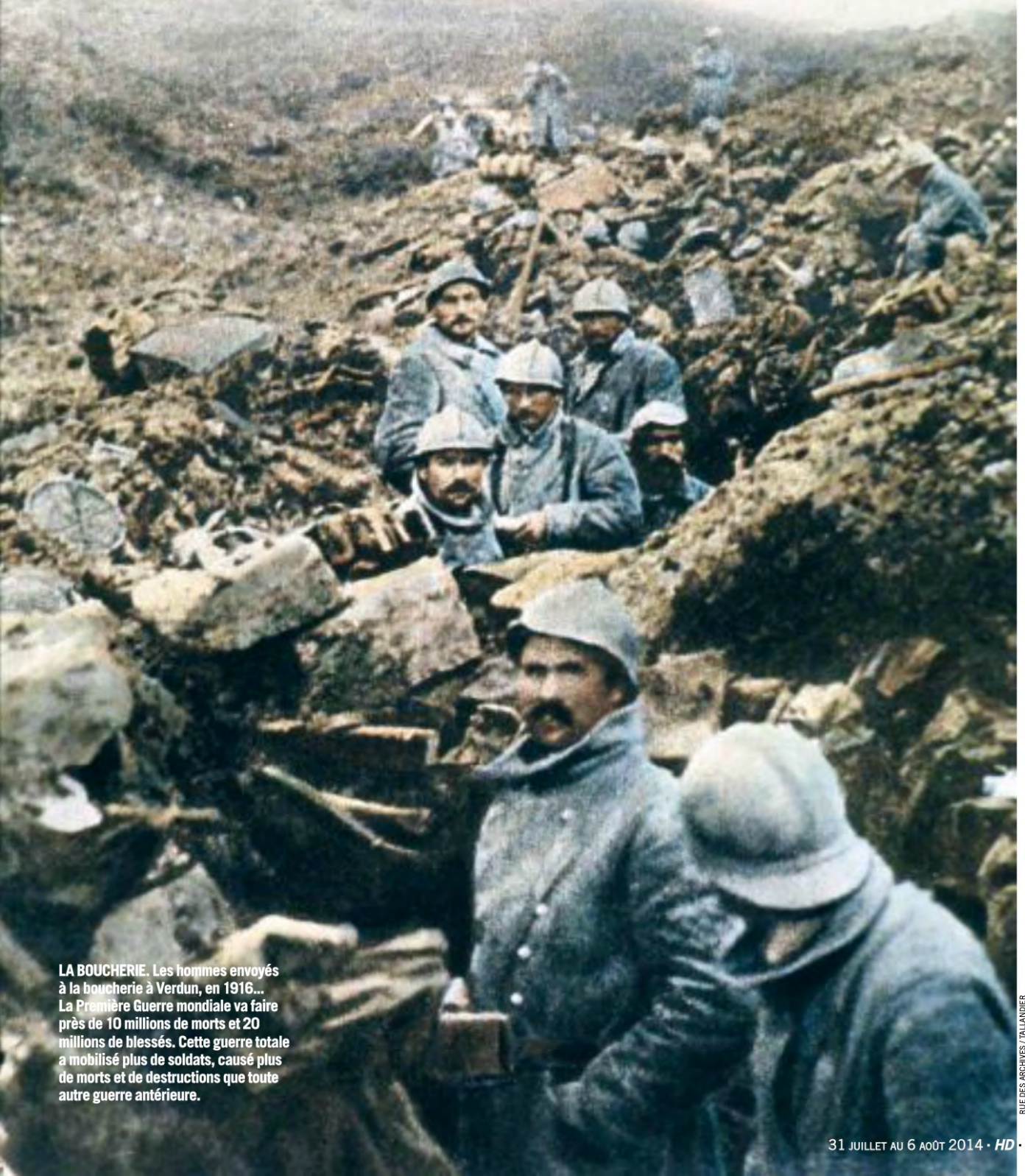
RUE DES ARCHIVES / VARMA



RENE DAZY / RUE DES ARCHIVES

LA FLEUR AU FUSIL. Jaurès à peine enterré, les budgets de guerre sont votés. Même les plus farouches opposants à la guerre jusque-là, comme le socialiste Marcel Sembat, se rallient à l'Union sacrée voulue par le président Raymond Poincaré. C'est la mobilisation. Les hommes partent alors, la « fleur au fusil ».

« La guerre remuerait tous les bas-fonds de l'âme humaine et une vase sanglante monterait dans les cœurs et dans les yeux ! » avait prévenu Jaurès en 1896. Vingt ans plus tard...



LA BOUCHERIE. Les hommes envoyés à la boucherie à Verdun, en 1916... La Première Guerre mondiale va faire près de 10 millions de morts et 20 millions de blessés. Cette guerre totale a mobilisé plus de soldats, causé plus de morts et de destructions que toute autre guerre antérieure.